

---

## Guillaume ÉTIENNE, Les sauveurs de sainte Solange. Les Portugais en Berry

Paris, Presses universitaires François-Rabelais, 2015, 220 p.

Katerina Seraïdari

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/33733>  
ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017  
Pagination : 339-341  
ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Guillaume ÉTIENNE, Les sauveurs de sainte Solange. Les Portugais en Berry », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 06 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33733>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 novembre 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Guillaume ÉTIENNE, Les sauveurs de sainte Solange. Les Portugais en Berry

Paris, Presses universitaires François-Rabelais, 2015, 220 p.

Katerina Seraïdari

---

## RÉFÉRENCE

Guillaume ÉTIENNE, Les sauveurs de sainte Solange. Les Portugais en Berry, Paris, Presses universitaires François-Rabelais, 2015, 220 p.

- 1 Issu d'une thèse soutenue en 2013, ce bel ouvrage renouvelle l'étude des pratiques religieuses en France en examinant, d'une part, la manière dont l'Église française se positionne dans l'accueil des migrants et, d'autre part, la manière dont la participation active dans un pèlerinage catholique reterritorialise les immigrés qui s'installent sur le territoire français. Guillaume Étienne centre son analyse sur la présence des Portugais dans un pèlerinage berrichon et, de ce fait, sur « un diocèse de France où la religion catholique n'a jamais été extrêmement développée au regard d'autres régions » (p. 71-72). Ce constat semble pourtant un peu hâtif : la question de savoir dans quelle mesure il s'agit d'une vision normative de la bonne manière de pratiquer sa religion, que l'Église promulgue sans pouvoir toutefois exercer un contrôle absolu, n'est pas toujours posée de façon assez claire. D'autant plus que l'auteur base son hypothèse centrale sur ce constat : la présence portugaise servirait à légitimer une « interpénétration du religieux et du profane » longtemps contestée par l'Église mais depuis plusieurs décennies acceptée, à l'instar des démonstrations de folklore portugais (p. 76). Si les Portugais ne célébraient pas sainte Solange, le pèlerinage se serait éteint : voilà la « transaction sociale qui permettrait pour les uns de conserver un sanctuaire vivant et pour les autres de dire une appartenance portugaise » (p. 79). Ce qui semble manquer à ce raisonnement est le fait que tout pèlerinage pose le même dilemme : si la

difficulté de concilier religieux et profane est commune, ce qui fait la différence chaque fois, selon les endroits, les traditions religieuses et les périodes historiques, est la solution trouvée – ou pour utiliser le terme de Guillaume Étienne, « la transaction sociale » choisie.

- 2 Dans ce cadre, « le caractère préconciliaire des pratiques religieuses des Portugais » et des pratiques comme celle de marcher pieds nus ou à genoux, prennent une signification nouvelle : le pèlerinage de Sainte Solange devient « un lieu propice de compromis entre les deux conceptions de l'Église, pré- et post-conciliaire, française et portugaise » (p. 136). Le caractère profane du pèlerinage ne serait donc pas seulement associé aux accusations de superstition du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi aux changements postconciliaires, à la sécularisation croissante de la société française et au développement du tourisme. Ce dernier paramètre conduit les représentants du culte à opposer la dévotion à l'affluence : mieux vaut un pèlerinage de qualité qu'un pèlerinage trop fréquenté qui se transforme en partie de pique-nique ou en foire (p. 71-73). L'auteur analyse habilement l'imbrication de ces facteurs qui sont jugés responsables du déclin de la fête – déclin souvent annoncé et craint, tel une menace dont le rôle est finalement fonctionnel, dans la mesure où elle est transformée, bon gré mal gré, en moteur d'évolution et de changement. D'ailleurs, le livre pose une autre question intéressante qui n'est pas traitée de manière systématique : un pèlerinage (français) peut-il se substituer à un autre (portugais) en contexte migratoire ? Dans quelle mesure Solange, vénérée dans un village du Cher, une fois érigée en « sainte d'adoption » par les Portugais, se serait-elle substituée à ce grand lieu de culte qu'est Fatima, par un « report d'affection » (p. 107-108) ?
- 3 Le livre ne nous raconte pas seulement la manière dont les Portugais sont progressivement devenus les sauveurs du culte local. À côté de ce que j'appellerais une « histoire heureuse », le lecteur suit une « histoire ratée » (celle des Polonais qui commencent à venir massivement à cette fête dans les années 1960, en même temps que les premiers Portugais, avant de se retirer définitivement de la scène) et une « histoire en cours » (en ce qui concerne la présence récente des « Africains » et des Hmong). La force de cet ouvrage est précisément cette ouverture vers d'autres migrations parallèles ou postérieures, auxquelles le pèlerinage offre un espace de négociation sans pour autant empêcher la construction des stéréotypes : si les Portugais sont considérés comme avarés et sans culture syndicale, ils parviennent toutefois à extérioriser leurs « convictions chrétiennes », ce que les « gens du pays » ont du mal à faire (p. 90-91) ; si les « Africains » sont appréciés pour la gaieté et la légèreté qu'ils apportent à la fête religieuse, les Hmong, caractérisés par la discrétion et une certaine prise de distance, n'aimeraient pas chanter. L'auteur privilégie l'examen de ces hétéro-identifications, qui traduisent le regard de la société et de l'Église françaises sur ces populations (jugées homogènes et catégorisées selon des grilles de lecture stéréotypées) sans forcément chercher à aller de l'autre côté de la barrière et analyser les auto-identifications ou les hétéro-identifications que ces migrants et leurs enfants reproduisent par rapport aux Français.
- 4 L'atout de ce livre n'est pas tant sa perspicacité ethnographique, qui laisse parfois à désirer. C'est l'important et novateur travail de recherche dans les archives que l'auteur réalise qui mérite surtout l'attention : publications ecclésiastiques locales, presse diocésaine mais aussi archives de la Pastorale des migrants, voilà le matériel qui permet à Guillaume Étienne de proposer une analyse pertinente et stimulante. À

travers ces documents, le lecteur découvre comment l'Église critique les conditions de travail des migrants qui sont « déchristianisantes », étant donné que ceux-ci sont obligés de travailler le dimanche et les jours fériés (p. 154) ; comment l'Église considère les bidonvilles comme une « plaie de nos villes modernes » qui finissent par avilir les corps et les âmes de ceux qui y habitent – d'ailleurs, « ce seraient les moins chrétiens qui se rendraient au grand bidonville de la région parisienne » (p. 164) ; comment l'Église établit des statistiques par diocèse afin de recenser les migrants et systématiser les méthodes d'accueil. En effet, à partir de 1975, la Pastorale des migrants évolue « en deux lignes d'action, l'une pastorale, l'autre d'action catholique ouvrière » (p. 182). Le livre aborde la question du syndicalisme chrétien, mais aussi de l'évolution du modèle d'intégration français qui connaît un tournant à partir de la décennie 1980 – décennie qui marque l'entrée dans « l'ère inter-ethnique » (p. 187).

- 5 Même si l'auteur s'appuie sur une bibliographie presque exclusivement française (ce qui ne permet pas de nouer le dialogue avec des travaux anglo-saxons), sa démarche méthodologique qui revendique une parenté avec la socio-histoire de Gérard Noiriel est sûrement fertile et prometteuse.